

# L'OPPOSITION ENTRE PARIS ET LA PÉRIPHÉRIE DANS LES ÉCRITS LIBERTINS DE FRANÇOIS-ANTOINE CHEVRIER

Luisa Messina

L'Université de Palerme, Italie

[luisamess84@libero.it](mailto:luisamess84@libero.it)

<https://doi.org/10.29081/INTERSTUDIA.2025.38.07>

## Résumé :

Le roman libertin du dix-huitième siècle se focalise sur la scène de séduction qui se déroule à Paris, le cœur des Lumières<sup>1</sup>. En effet, il est évident que la capitale française est le décor privilégié où naissent et meurent les intrigues libertines : l'arrivée dans la capitale symbolise parfois le commencement de la décadence morale et physique des personnages (comme dans le cas de la trilogie de Rétif)<sup>2</sup>. Cette étude se propose d'analyser comment la capitale Paris s'oppose à la campagne ainsi qu'aux villes de la France, considérées comme des périphéries par rapport à la capitale, dans les œuvres libertines de François-Antoine Chevrier.

**Mots-clés :** *Paris, roman, libertine, dix-huitième siècle, Chevrier.*

## Abstract :

The eighteenth-century libertine novel focuses on the seduction scene that takes place in Paris, the heart of the Enlightenment. Indeed, it is obvious that the French capital is the privileged setting where libertine intrigues are born and die: the arrival in the capital sometimes symbolizes the beginning of the moral and physical decadence of the characters (as in the case of Rétif's trilogy). This study aims to analyse how the capital Paris is opposed to the countryside as well as to the cities of France, considered as peripheries in relation to the capital, in François-Antoine Chevrier's libertine works.

**Keywords :** *Paris, novel, libertine, Eighteenth-Century, Chevrier.*

Si l'on tient compte de quelques écrits libertins du dix-huitième siècle, on observe la centralité de la capitale Paris, célébrée comme le décor indéniable des affaires libertines. Du début du dix-huitième siècle, les fastes de Versailles laissent place aux plaisirs parisiens : l'atmosphère sombre, signant les dernières années du règne de Louis XIV, est remplacé par un contexte plus gai consacré aux fêtes, au luxe

---

<sup>1</sup> Paris synthétise en soi deux mondes : « Le Paris équivoque des tripots [...] Tout à côté, ou dans les mêmes rues de Paris, des honnêtes gens qui s'offrent à enseigner au monde la Raison, le Goût, la Politesse » (Pomeau, 1966 : 57).

<sup>2</sup> Dans *La paysanne perversie* la pauvre Ursule est enlevée et séquestrée par l'homme qu'elle avait escroqué. Elle est ensuite violée et obligée de subir des tortures avant d'être enfermée dans un bordel parisien. Rétif emploie le thème de la prostitution coercitive dans un but pédagogique. Ursule y est soumise à la fin du roman, quand les mœurs parisiennes ont épuisé sa perversion. Ursule alors comprend ses fautes, pleure pour avoir perdu son innocence et retrouve la vertu (Van Crugten-André, 1997 : 120-121).

et aux affaires amoureuses. La nouvelle visibilité du libertinage parisien se manifeste du début du siècle avec le Régent Philippe d'Orléans jusqu'à la Révolution (Delon, 1998 : 31). L'une des causes est certainement le caractère faible de Louis XVI qui n'a pas réussi à imposer la pudicité ni à sa cour et à ses ministres ni à ses frères et à ses cousins dont la conduite libertine, inspirée du modèle de Louis XV, encourage la liberté des mœurs hors du mariage. Il faut donc considérer l'importance de Paris, qui représente non seulement le décor privilégié des aventures libertines relatives aux personnages, mais aussi le lieu de formation des libertins. Paris est en effet devenu la capitale du libertinage, considérée comme la Cythère de l'Europe. Montesquieu dit que : « Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle, et où l'on raffine le plus sur les plaisirs », tandis que Foucher de Monbron juge Paris comme « La nouvelle Babylone ». La prostitution publique est non seulement tolérée, mais protégée sinon encouragée. Les matrones telles que Madame Pâris, Gourdan, Brissault et d'autres sont connues de tous les gentilshommes et de quelques nobles dames (Lever, 2003 : 499). À Paris il existe en effet un nombre considérable de mères poussant leurs filles à se prostituer surtout dans les rues publiques principales. Où qu'on puisse croiser la haute société, les mères offrent des filles sans pudeur et réussissent souvent à atteindre leur but. Le libertinage féminin touche toutes les couches sociales, des filles vivant en ville ou à la campagne jusqu'aux filles et aux dames les plus nobles et riches (Laroche, 1979 : 67). C'est pourquoi François-Antoine Chevrier affirme : « il faut vivre à Paris pour juger jusqu'à quel point la corruption a fait des progrès dans cette république » (*Les ridicules du siècle*)<sup>3</sup>. Pour ce qui est de la fonction narrative attribuée à la campagne dans la littérature libertine, les incursions champêtres impliquent parfois des parenthèses dans l'économie du roman, comme dans le cas de *Félicia* de Nerciat. Dans *Angola*, la campagne détermine une modération de la liberté et des divertissements parisiens, tandis que dans *Les liaisons dangereuses*, Valmont la considère comme un lieu favorable à la séduction de Madame de Tourvel (Andrei, 2006 : 65-67).

Si l'on prend en considération le sujet de notre analyse, Chevrier décrit l'opposition entre Paris et la périphérie dans son premier écrit, *Amusements des dames, ou Recueil d'histoires galantes* (1740). Ce recueil rassemble une série d'historiettes galantes comme « Le mari vengé ou l'abbé joué », qui contient l'histoire de Dorival. Après avoir abandonnée l'innocente Adelaïde à son destin, le jeune

---

<sup>3</sup> Dans *Les Ridicules du siècle*, Chevrier tourne en dérision le content frivole d'une dame parisienne qui s'adonne aux plaisirs les plus divers : « [...] je parle des Dames du grand monde. On donnait autrefois ce titre éclatant à des femmes du premier rang, dont la Noblesse était le premier mérite et le seul ridicule : il suffisait à une femme qui voulait être du grand monde d'être titrée, et de tenir une maison ouverte aux jeux. [...] faire beaucoup de perfidies, avoir une petite maison, des gens bienfaits, un équipage leste et brillant, s'endetter, avoir par préférence à sa suite un de ces hommes sans état qu'on nomme Beaux-Esprits, faire des nœuds aux Spectacles, analyser une pièce sans l'avoir entendue, juger du mérite de l'ouvrage par le nom de l'Auteur, et des Acteurs par la figure, applaudir à \*\*\*, siffler \*\*\*, s'amuser comme une Reine dans son triste repas, faire un vaudeville merveilleux [...], passer une partie de la nuit au Brelan, jouer la tendresse, duper adroitement un mari qui le sait, et un amant qui s'en moque, et revenir aujourd'hui avec un nouvel adorateur, le faire remplacer demain par un autre, et successivement passer en revue toute la jeunesse brillante de Paris ; voilà la femme admirable, divine ; voilà la femme du monde » (Chevrier, 1745 : 21-24).

libertin s'en va à Paris pour se consacrer à une vie de plaisirs. Les divertissements parisiens lui sont pourtant fatales puisqu'il meurt emprisonné à cause de la revanche des maris trompés.

Dans *Le recueil de ces dames*, Chevrier relève la prégnance de la capitale, qui symbolise non seulement le centre de la vie mondaine, mais aussi un refuge pour ceux qui veulent vivre tout seuls :

[...] tous les agréments de la vie se réunissent à Paris, c'est le rendez-vous de tous les gens aimables ; le centre de tous les plaisirs que le goût le plus fin peut imaginer et que le cœur le plus délicat est capable de sentir. [...] À Paris, veut-on être dissipé ? Le monde, la bonne compagnie vous tendent les bras ; aimez-vous la solitude, voulez-vous aujourd'hui quitter les fracas de Paris, n'être qu'à vous, que pour vous seul ? Dans Paris même vous trouvez à être isolé ; et sans quitter la ville on peut goûter les charmes de la retraite la plus pure. Ce furent sans doute ces avantages qui engagèrent le marquis à fixer sa demeure à Paris (7).

L'incipit du recueil est pourtant démasqué par la suite d'historiettes racontées. L'une des histoires les plus représentatives du recueil est en effet focalisée sur le sort du jeune marquis de Genneville. Entré dans l'armée, le jeune homme est à Metz où il tue son rival en amour. Arrivé à Paris avec son ami Sainville, Genneville commence une vie débauchée jusqu'au moment où il est enfermé à la prison de Saint-Lazare. Après sa fuite, il rentre dans son château de campagne où il épouse sa sœur de manière inconsciente. L'inceste découvert, il renonce à la mondanité et passe sa vie dans un couvent. De la même manière que d'autres romanciers libertins de l'époque, il est évident que Chevrier s'intéresse rarement à la vie provinciale, en la considérant comme une alternative momentanée à la mondanité parisienne. Genneville y rentre pour héritier les biens de son père. La province n'est pas un lieu de pureté puisque le narrateur du *Recueil de ces dames* tourne en dérision les femmes de province qui souhaitent vainement imiter les mœurs des grandes dames :

Pour celles de robe, partout elles sont les mêmes ; telles nous le voyons à Paris, telles elles sont en province : fades copies des femmes du grand monde, elles parodient le *bon ton*, et on n'entend dans leur conversation que *mes gens*, *mes cheveux*, *une femme comme moi*, et toutes les absurdités auxquelles une vanité imbécile les assujettit (111).

Le ton ironique est du reste mis en relief par l'emploi de l'italique. Si Chevrier n'admire pas la vie provinciale, il fait pourtant une comparaison très intéressante entre le Paris corrompu et le Lyon honnête. L'auteur lorrain critique la débauche des mœurs caractérisant les comédiennes parisiennes auxquelles s'opposent les actrices vertueuses de l'Opéra de Lyon :

L'opéra de Lyon est bien différent de celui de Paris : celui-ci est le séminaire des vestales, l'école de la sagesse et l'asile de la vertu. Dans l'autre, au contraire, la débauche et le libertinage y règnent ouvertement ; et veut-on, à Lyon, injurier une femme, on lui donne le surnom de fille d'opéra (102).

Au dix-huitième siècle, la ville de Lyon, située au confluent du Rhône et de la Saône, est la plus considérable du royaume après la capitale. Si elle est déjà célèbre par la splendeur de ses édifices publics, elle l'est plus encore par ses manufactures et ses fabriques qui l'ont rendue l'une des villes les plus commerçantes et des plus florissantes d'Europe (Broc, 1974 : 409).

Dans l'œuvre successive, *Mémoires d'une honnête femme* (1753), Chevrier met l'accent sur le contraste entre Paris et les endroits. Après avoir accouché d'un fils, Julie s'en va à Paris où elle et son mari subissent la fascination des plaisirs adultères, même si Julie résiste avec détermination. À la suite d'événements tragiques comme le suicide de son mari et la mort de son fils, Julie écrit ses Mémoires pour justifier l'abandon de Paris, qu'elle ne regrette pas, et la fuite dans ses domaines de campagne. Julie va alors illustrer quelques épisodes de sa vie parisienne pour expliquer pourquoi elle choisit de vivre dans un couvent.

Au milieu du roman, Julie sent un frissonnement quand son mari lui communique leur déplacement à Paris<sup>4</sup>. Julie proteste timidement au choix du mari, puisqu'elle juge la capitale comme la patrie indéniable du libertinage :

Je fus à peine rétablie de mes couches que par le Comte, ennuyé du séjour de Dijon, prit la résolution d'aller demeurer à Paris. Je ne cacherai point que je frémis quand il m'apprit cette nouvelle ; l'idée que l'on m'avait donnée de cette ville, alarmait ma raison, et je ne pouvais pas m'imaginer qu'on pût vivre heureusement dans un pays où l'effronterie marchant avec un front d'airain en impose à la vertu modeste, où le libertinage remplaçant le plaisir délicat, confond tous les hommes (Chevrier, 2005 : 52).

Une telle opinion est, du reste, partagée par la plupart des romanciers libertins, qui avouent que la capitale est capable de basculer les attitudes vertueuses pour laisser place à une conduite libertine. Les intuitions de Julie ne sont, pourtant, pas trompeuses : à peine est-elle arrivée à Paris, qu'elle est introduite dans les principaux salons<sup>5</sup> où elle rencontre le chevalier de Pervaux, que sa conduite libertine pousse continuellement à séduire et à ruiner de nombreuses femmes mariées dans le but d'afficher ses conquêtes en public<sup>6</sup> :

Voici le Chevalier. Pourquoi faut-il que la Présidente, une des femmes les plus respectables de son siècle, ait eu la faiblesse d'aimer un monstre ? Jugez si j'exagère. Pervaux était un homme dont le courage était aussi suspect que

---

<sup>4</sup> On observe que l'univers parisien met en péril une femme s'y installant, comme si la capitale contient en soi le germe de la séduction (Genand, 2005 : 86).

<sup>5</sup> Dans les salons aristocratiques, l'édifice social se base sur une subtile codification concernant les deux sexes et touchant tous les aspects de la vie quotidienne (art, conversation, fêtes). Le libertin, donc, nécessite d'afficher ses triomphes pour alimenter autour de lui les indiscretions qui lui garantissent la domination dans le jeu social ainsi que le maintien de sa propre gloire.

<sup>6</sup> J. Rustin a supposé que Chevrier ait créé le personnage du chevalier de Pervaux en s'inspirant du comte de Maran, un personnage méchant se trouvant dans l'*Histoire de Madame de Luz* de Duclos. Cf. J. Rustin, *Le vice à la mode: Étude sur le roman français de la première partie du XVIIIe siècle*, op. cit., p. 194.

la naissance ; brave, tous les fanfarons le sont ; il effrayait par le détail des gens qu'il avait tués ; gentilhomme du premier ordre, il parlait beaucoup des croisades et de ses aïeux qu'il n'avait jamais vus. Faux et modeste avec les femmes qui n'étaient point affichées, il avait l'art dangereux de les subjuguier et la bassesse de les ruiner ; car Pervaux convenait de bonne foi qu'il n'avait jamais eu d'autre patrimoine. Audacieux avec les caillettes, il obtenait par des menaces ce que le sentiment ne donne qu'à la délicatesse ; méchant quand il échouait, indiscret dans le triomphe, la vertu et le libertinage étaient également l'objet de ses noirceurs ; habitué à profiter de la faiblesse des femmes pour les sacrifier à leurs maris, il s'était fait un jeu du crime le plus affreux ; sa réputation enfin, dans le monde où il était connu, était telle que les femmes qu'il respectait étaient perdues et on ne reconnaissait le mérite et la vertu qu'aux traits odieux dont il les chargeait (Chevrier, 2005 : 53-54).

Bien que Julie vive dans la capitale, elle ne veut pas laisser son fils seul à Paris, ville où la vertu est détruite par le vice : « On a beau beaucoup connaître Paris, il est difficile que quelqu'un pour qui la vertu est chère se familiarise avec le vice » (Chevrier, 2005 : 97).

Chevrier se moque en particulier de la conduite lascive de certaines dames comme Madame de Querman n'hésite pas à afficher leurs comportements libertins de la même manière que les séducteurs masculins :

Maîtresse en titre du Marquis de Solmé, dont elle était soupçonnée de connaître les créanciers, elle avait un amant comme on a une robe, parce que la mode ou le bon goût l'exigeaient. N'aimant rien d'ailleurs que ce qui était attaché au bel usage, elle portait la manie des airs jusque dans ses plaisirs secrets, et ses goûts raisonnés devenaient ridicules, dès que le caprice ou la mode ne les approuvaient pas. (Chevrier, 2005 : 96).

La conduite libertine d'une autre femme parisienne, Madame de Moreval, ne déclenche aucune jalousie en son mari qui, conscient des affaires de sa femme, ne condamne pas son libertinage : « La Moreval qui s'était plainte à son mari des dédains d'Opton, lui fit partager son ressentiment : assez méprisable pour afficher sa honte, il cherchait le comble du déshonneur dans le libertinage de sa femme qu'il avait la bassesse d'appuyer » (Chevrier, 2005 : 115-116).

Parmi les dames parisiennes il semble que la dégradation sociale et morale attribuée à la noblesse soit représentée par Madame de Querman qui, quoiqu'un personnage secondaire, symbolise le prototype de l'aristocratie parisienne refusant les plaisirs provinciaux en y préférant l'ennui parisien. Un autre passage du roman est à cet égard encore plus significatif dans la mesure où on explique pourquoi Madame de Querman aime s'ennuyer à Paris plutôt que s'échapper à la campagne :

Madame de Querman [...] s'était persuadée depuis longtemps, que l'air de s'amuser à Paris, qui n'est autre qu'un ennui masqué, était préférable aux plaisirs réels qu'on goûtait en province ; contente de vivre dans un tourbillon d'Insectes illustres qu'elle ne connaissait point, mais qu'elle croyait fort agréables, parce qu'ils l'entretenaient de la chasse, du coucher du Roi auquel ils ne s'étaient jamais trouvés, elle aurait volontiers passé ses jours dans un

ennui mortel avec des gens du bel-air, pourvu qu'elle eût la réputation d'une femme du grand Monde. (Chevrier, 2005 : 95)

À la différence de Madame de Querman, d'autres aristocrates parisiens comme le vicomte de Sainville, préfèrent se réfugier dans les endroits parisiens où ils possèdent de petites maisons consacrées aux plaisirs interdits :

Ennuyé de n'y voir personne, le Vicomte nous engagea d'aller à Auteuil sous le prétexte de voir quelques embellissements qu'il venait de faire dans sa petite maison. Pervaux et Madame Quétel que Sainville avait invités avec l'air froid qu'on prend pour ne pas obtenir ce qu'on demande, refusaient sous le prétexte d'aller souper à Vaugirard, dans la petite maison de mon mari, que je ne connaissais point. (Chevrier, 2005 : 60)

À la recherche d'une sorte de vie privée, les aristocrates font bâtir de petites maisons dans les périphéries parisiennes : ces petits appartements, construits d'abord au pied de Montmartre et dans la barrière Blanche, sont nombreux à Bercy et dans le faubourg Saint-Antoine à l'est ; à Vaugirard et Saint-Jacques au sud ; dans la barrière du Roule, à Chaillot et à Passy à l'ouest (Delon, 2000 : 116).

La petite maison, devenue à la mode, est aussi le décor où se consomme l'inceste entre Sophie, l'une des amies de Julie, et son frère qui s'adonnent aux plaisirs à Dijon et dans une petite maison en campagne :

Nous quittâmes Dijon pour nous rendre au Val de Suzon où un ami particulier d'Ivières lui avait prêté une petite maison. La mode commençait à les mettre en vogue et tous, jusqu'aux gens de robe, se piquaient d'en avoir. Arrivés à cette campagne, nous n'eûmes d'autres soins que nous témoigner par les caresses les plus tendres et les moins indécentes, combien nous nous devions l'un à l'autre (Chevrier, 2005 : 85).

Ce passage permet de réfléchir à la fonction de Dijon et de la campagne. En ce qui concerne Dijon, il s'agit d'une des villes françaises qui, comme Lyon, jouent le rôle de centres d'études régionales et possèdent un nombreux personnel scientifique (Broc, 1974 : 408). Dijon reste pourtant une ville secondaire par rapport à Paris. La campagne représente un lieu idyllique où les amoureux s'abandonnent aux plaisirs loin des yeux indiscrets. La jouissance est pourtant brève puisque Sophie et son frère sont obligés de se séparer à cause de leur inceste.

On compare souvent ce roman de Chevrier aux *Confessions du comte de \*\*\** (1742) de Duclos. À la différence du roman de Duclos, où le protagoniste renonce à son libertinage, l'héroïne de Chevrier ne cède pas à ses admirateurs et rejette une proposition de mariage une fois veuve. Les deux écrivains libertins confèrent pourtant la même fonction symbolique à la campagne qui, jugée traditionnellement comme une extension du salon mondain, devient un lieu où les protagonistes veulent concrétiser leurs tentations libertines comme dans le cas de Sophie.

Cette analyse terminée, on constate l'opposition nette existant entre Paris et sa périphérie : si la capitale est considérée comme le centre de la vie sociale, les endroits parisiens et d'autres villes françaises ne servant qu'à chercher un dérivatif à l'ennui dominant la haute société. D'autres villes sont rarement mentionnées (comme

Lyon et Dijon) mais plutôt présentées comme de simples variantes provinciales s'opposant à la vie mondaine parisienne. Afin de compléter sa propre éducation (mélange de bonnes manières, esprit et expériences sexuelles), les jeunes nobles vivent à Paris. Si l'adolescent ne se trouve pas à Paris au début de l'histoire, il le sera certainement plus tard étant donné que le beau monde n'existe qu'à Paris où il peut apprendre un langage propre et l'art d'aimer. Les héros libertins choisissent rarement de renoncer à leur vie de plaisir en se déplaçant dans la campagne comme dans le cas du comte de \*\*\*, protagoniste éponyme du roman de Duclos.

La noblesse parisienne souhaite trouver de nouveaux divertissements dans les petites maisons.

Parmi les romanciers libertins, Chevrier est celui qui focalise l'attention le mieux sur la conduite déréglée qui se déroule dans la capitale. En effet, la jeune mariée Julie (dans *Mémoires d'une honnête femme*) craint les conséquences de son déplacement à Paris en le jugeant comme une ville pleine de tentations. De toute façon son opinion n'est pas injustifiée, si l'on considère que Julie est exposée aux dangers du libertinage et que son mari loue une petite maison destinée à ses rencontres adultères. Dans *Recueil de ces dames*, Genneville choisit de conclure ses études à Paris où il s'abandonne à une vie dissolue. Dans les *Amusements des dames de B\*\*\**, Chevrier décrit l'immoralité de Paris peuplé de femmes affamées de pouvoir (en particulier les filles de l'Opéra) et d'hommes aux comportements ridicules.

## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

CHEVRIER, François-Antoine, 1740, *Amusements des dames, ou Recueil d'histoires galantes*, La Haye, Pierre Paupie.

CHEVRIER, François-Antoine, 1787 [1745], *Recueil de ces dames*, in *Œuvres badines complètes du Comte de Caylus*, Tome XI, Amsterdam, Paris, Visse.

CHEVRIER, François-Antoine, 1752, *Les ridicules du siècle*, Londres [Paris, Mérigot].

CHEVRIER, François-Antoine, 2005 [1753], *Mémoires d'une honnête femme écrits par elle-même* [1753], édition établie sous la direction de M. Bokobza Kahan, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne.

### Études

ANDREI, Carmen, 2006, *Stratégies textuelles dans le discours libertin des Lumières*, Bucarest, Editura Didactică și pedagogică.

BROC, Numa, 1974, *La géographie des philosophes. Géographie et voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ophrys.

DELON, Michel, 1998, « Les mille et une ressources du désir de la Régence aux Lumières », in *Le Magazine Littéraire*, no 371, pp. 30-32.

DELON, Michel, 2000, *Le savoir-vivre libertin*, Paris, Hachette.

GENAND, Stéphanie, 2005, *Le libertinage et l'histoire. Politique de la séduction à la fin de l'Ancien Régime*, Oxford, Voltaire Foundation.

LAROCHE, Philippe, 1979, *Petits maîtres et roués. Évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Québec, Presses de l'Université de Laval.

LEVER, Maurice, 2003, « La vie parisienne », in Maurice Lever (ed.), *Anthologie érotique. Le dix-huitième siècle*, Paris, Laffont, pp. 495-501.

POMEAU, René, 1966, *L'Europe des Lumières*, Paris, Stock.

VAN CRUGTEN-ANDRÉ, Valérie, 1997, *Le roman du libertinage, 1782-1815 : redécouverte et réhabilitation*, Paris, Champion.